



Mission 10 :
LE GRAND JEU



Mission 10 :
LE GRAND JEU

Cet extrait a été téléchargé gratuitement sur
www.cherubcampus.fr
Il ne peut être imprimé, photocopié, vendu ou reproduit
sans l'autorisation expresse des Editions Casterman.
Bonne lecture !

www.cherubcampus.fr

www.casterman.com

Publié en Grande-Bretagne par Hodder Children's Books, sous le titre : *The General*

© Robert Muchamore 2008 pour le texte.

ISBN 978-2-203-00426-9

© Casterman 2010 pour l'édition française

Achévé d'imprimer en décembre 2009, en Espagne par Edelvives.

Dépôt légal : janvier 2010 ; D.2010/0053/131

Déposé au ministère de la Justice, Paris (loi n° 49.956 du 16 juillet 1949
sur les publications destinées à la jeunesse).

Tous droits réservés pour tous pays.

Il est strictement interdit, sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, de reproduire (notamment par photocopie ou numérisation) partiellement ou totalement le présent ouvrage, de le stocker dans une banque de données ou de le communiquer au public, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit.

Robert Muchamore



MISSION 10
LE GRAND JEU

Traduit de l'anglais
par Antoine Pinchot

casterman

Avant-propos

CHERUB est un département spécial des services de renseignement britanniques composé d'agents âgés de dix à dix-sept ans recrutés dans les orphelinats du pays. Soumis à un entraînement intensif, ils sont chargés de remplir des missions d'espionnage visant à mettre en échec les entreprises criminelles et terroristes qui menacent le Royaume-Uni. Ils vivent au quartier général de CHERUB, une base aussi appelée « campus » dissimulée au cœur de la campagne anglaise.

Ces agents mineurs sont utilisés en dernier recours dans le cadre d'opérations d'infiltration, lorsque les agents adultes se révèlent incapables de tromper la vigilance des criminels. Les membres de CHERUB, en raison de leur âge, demeurent insoupçonnables tant qu'ils n'ont pas été pris en flagrant délit d'espionnage.

Près de trois cents agents vivent au campus. Le rapport de mission suivant décrit en particulier les activités de **JAMES ADAMS**, né à Londres en 1991, brillant agent comptant à son actif de nombreuses missions couronnées de succès ; sa petite amie **DANA SMITH**, née en Australie en 1991 ; ses amis **BRUCE NORRIS** et **KERRY CHANG** ; la petite sœur de James, **LAUREN ADAMS**, née en 1994, plus jeune T-shirt noir de l'organisation ; ses camarades **GREG « RAT » RATHBONE**, **ANDY LAGAN** et **BETHANY PARKER** ; le petit frère de cette dernière, **JAKE PARKER** ; ses acolytes **RONAN WALSH** et **KEVIN SUMNER**, deux agents débutants nés en 1997.

Les faits décrits dans le rapport que vous allez consulter débutent en décembre 2007.

Rappel réglementaire

En 1957, CHERUB a adopté le port de T-shirts de couleur pour matérialiser le rang hiérarchique de ses agents et de ses instructeurs.

Le T-shirt **orange** est réservé aux invités. Les résidents de CHERUB ont l'interdiction formelle de leur adresser la parole, à moins d'avoir reçu l'autorisation du directeur.

Le T-shirt **rouge** est porté par les résidents qui n'ont pas encore suivi le programme d'entraînement initial exigé pour obtenir la qualification d'agent opérationnel. Ils sont pour la plupart âgés de six à dix ans.

Le T-shirt **bleu ciel** est réservé aux résidents qui suivent le programme d'entraînement initial.

Le T-shirt **gris** est remis à l'issue du programme d'entraînement initial aux résidents ayant acquis le statut d'agent opérationnel.

Le T-shirt **bleu marine** récompense les agents ayant accompli une performance exceptionnelle au cours d'une mission.

Le T-shirt **noir** est décerné sur décision du directeur aux agents ayant accompli des actes héroïques au cours d'un grand nombre de missions. La moitié des résidents reçoivent cette distinction avant de quitter CHERUB.

La plupart des agents prennent leur retraite à dix-sept ou dix-huit ans. À leur départ, ils reçoivent le T-shirt **blanc**. Ils ont l'obligation – et l'honneur – de le porter à chaque fois qu'ils reviennent au campus pour rendre visite à leurs anciens camarades ou participer à une convention.

La plupart des instructeurs de CHERUB portent le T-shirt blanc.

1. Manif

L'organisation anarchiste connue sous le nom de Groupe d'action urbaine (GAU) se fit connaître en 2003, lorsque son leader Chris Bradford prit publiquement la parole à Hyde Park, lors d'un rassemblement de protestation contre la guerre en Irak. À cette occasion, après avoir encouragé une foule pacifique à affronter la police, il mit le feu à des mannequins à l'effigie du Premier Ministre Tony Blair et du Président George W. Bush.

En 2006, le GAU, fort d'un nombre important de militants, fut en mesure d'organiser ses propres manifestations antigouvernementales. En juillet, lors d'une marche organisée dans le centre de Birmingham, plus de trente manifestants furent arrêtés après avoir brisé des vitrines et vandalisé des véhicules. Lors des affrontements opposant les émeutiers aux forces de l'ordre, un officier de police fut atteint d'un coup de couteau.

Dès le mois suivant, plusieurs meneurs du GAU furent condamnés à des peines de prison ferme. Les activités du groupe furent placées sous haute surveillance policière, ce qui rendit pratiquement impossible toute démonstration publique.

Chris Bradford dénonça avec virulence « l'oppression d'État » dont il estimait être la victime. Un agent du MI5 infiltré au sein du groupuscule découvrit qu'il tentait d'acquérir des armes et des matériaux destinés à la fabrication d'engins explosifs.

(Extrait de l'ordre de mission de James Adams, octobre 2007.)

C'était le 21 décembre, le dernier vendredi avant Noël. Des guirlandes électriques étaient tendues entre les lampadaires de la rue piétonne située près de la station Covent Garden. Les pubs du quartier étaient bondés, les pas-de-porte pris d'assaut par des employés profitant de leur pause cigarette. Des adolescentes contemplaient avec émerveillement la vitrine illuminée d'un magasin de prêt-à-porter de luxe. Des hommes aux traits tirés patientaient à la caisse du *Body Shop* voisin, les bras chargés de cadeaux de dernière minute.

Parqués dans un enclos constitué de barrières mobiles, treize manifestants défiaient vingt-quatre policiers vêtus de dossards jaune fluo.

James Adams, seize ans, figurait au nombre des militants. Il portait une épaisse parka militaire et des Doc Martens à vingt-quatre œilletons. À l'exception de l'iroquoise teinte en vert qui courait de son front à sa nuque, il s'était rasé le crâne au sabot d'un millimètre. Il frappait ses gants l'un contre l'autre pour combattre le froid mordant. Les policiers qui lui faisaient face le couvaient d'un œil méprisant.

Chris Bradford se tenait trois mètres en retrait. C'était un homme athlétique aux cheveux roux en bataille. Il portait un épais hoodie. Deux caméras étaient braquées sur son visage. L'une était tenue par un représentant des forces de l'ordre chargé de l'identification des agitateurs; l'autre, équipée d'un puissant projecteur, par un cadreur de la télévision.

— Mr Bradford, je suis Simon Jett, de la *BBC*, dit l'homme en imperméable qui l'accompagnait. Comment expliquez-vous le faible nombre de militants présents à ce rassemblement? Selon certaines sources, le Groupe d'action urbaine serait à bout de souffle.

Les yeux verts de Bradford jaillirent littéralement de leurs orbites. Ses larges mains se refermèrent sur les revers de l'imperméable du journaliste.

— Qui a dit ça? gronda-t-il. Je veux des noms et des

adresses. Vous parlez sans arrêt de *sources*, mais j'aimerais en savoir plus. Je vais vous dire, moi, qui essaye de nous faire du tort. Ce sont des lâches à qui nous foutons la trouille.

Simon Jett était enchanté. Bradford, avec son comportement menaçant et son accent cockney, était extrêmement télégénique.

— Combien de manifestants vous attendiez-vous à rassembler ?

Bradford consulta sa montre et serra les dents.

— Le problème, c'est que la plupart de nos militants sont encore au lit à trois heures de l'après-midi. Je pense que j'ai juste programmé cette action un peu trop tôt.

Simon Jett hocha la tête.

— Vous semblez prendre ces défections à la légère, mais vous devez bien sentir que le GAU est à l'agonie. Si l'on compare cette manifestation à celle de Birmingham, l'an dernier...

Bradford boxa le capot en plastique qui recouvrait l'objectif.

— Soyez patient, Mr BBC ! lança-t-il en fixant la caméra. Les inégalités nourrissent la haine. Aujourd'hui, en Angleterre, la pauvreté a atteint son point culminant. Bien sûr, si vous regardez ces images assis dans votre joli salon, sur une énorme télé LCD, vous ne pouvez pas sentir la colère de la rue. Mais faites-moi confiance : exploiters, vous avez mangé votre pain blanc.

Simon Jett esquissa un sourire.

— Et vous avez établi un planning ? Quand pouvons-nous nous attendre à voir éclater cette révolution ?

— Dans un mois, dans un an, qui sait ? répondit Bradford en haussant les épaules. Ce monde changera radicalement avant la fin de cette décennie, mais vous qui m'écoutez, si vous passez votre temps à gober les contrevérités débitées par la *BBC*, vous ne serez au courant que lorsque mes camarades viendront défoncer votre porte.

Le journaliste hocha la tête.

— Merci, je vous remercie d’avoir répondu à mes questions.

— Va te faire foutre.

Le cadreur éteignit le projecteur qui équipait sa caméra. Bradford refusa de serrer la main que lui tendait Simon Jett. Il tourna les talons et se dirigea vers une jeune femme qui se tenait à l’autre bout de l’enclos.

Jett ordonna à son cameraman de filmer les manifestants en plan large avant de quitter les lieux.

— Ça passera aux infos de ce soir ? demanda un policier en poussant une barrière pour laisser sortir l’équipe de télévision.

— Ne vous faites pas trop d’illusions, répondit Simon Jett. J’étais ici pour filmer d’éventuels incidents mais, comme je le disais tout à l’heure à mon rédacteur en chef, le GAU, c’est de l’histoire ancienne.

— J’espère bien. Ils ont failli avoir la peau d’un de nos collègues de Birmingham, l’été dernier.

Jett adressa à son interlocuteur un regard complice.

— Bonnes fêtes de Noël, et prenez soin de vous.

— Merci, bonnes fêtes à vous.

Tandis que le cadreur filmait l’enclos à distance respectable, James rabattit sa capuche et en serra solidement la cordelette de façon à ce que l’encolure de son hoodie recouvre la quasi-totalité de son visage. Comme tous les agents de CHERUB, il prenait garde à ne pas apparaître dans les médias. Il baissa la tête, saisit son téléphone portable et composa un SMS adressé à sa petite amie Dana.

JESPER KE TU VA MIEU.

EKRI MOI. JE ME SEN TRO SEUL !

Dès qu’il eut enfoncé la touche *ENVOI*, James regretta le contenu de son message. Dana n’avait pas répondu à son précédent SMS. *Je me sen tro seul* était un aveu de faiblesse. Il ignorait quelle faute il avait bien pu commettre, mais son amie le battait froid depuis plusieurs jours.

Les agents écartèrent deux barrières, puis la fonctionnaire qui dirigeait le détachement de police lança à l'adresse des manifestants :

— Il est trois heures et demie. Direction Downing Street¹, immédiatement.

Les militants ignorèrent délibérément son ordre. Elle s'empara d'un porte-voix et brailla à pleins poumons :

— *LE CORTÈGE DEVAIT SE METTRE EN MARCHÉ À TROIS HEURES ET QUART. NOUS VOUS AVONS ACCORDÉ QUINZE MINUTES POUR VOUS RASSEMBLER. TOUTE PERSONNE QUI DEMEURERA DERRIÈRE LES BARRIÈRES SERA INTERPELLÉE POUR ENTRAVE À LA CIRCULATION. ALLEZ, TOUT LE MONDE SE BOUGE !*

Bradford se planta devant la fonctionnaire et jeta un œil à sa montre. Un photographe de presse immortalisa la confrontation entre le colosse et la jeune femme frêle vêtue d'un dossard jaune fluo qui brandissait le porte-voix.

— Allez, quoi, soyez cool. On attend encore quelques camarades. J'ai envoyé quelqu'un se renseigner à la station de métro. Il doit y avoir des problèmes sur la ligne, ou quelque chose comme ça.

— Je vous ai déjà fait une fleur. Mes gars veulent rentrer chez eux. Soit vous vous mettez en marche, soit vous vous dispersez pacifiquement. Maintenant, si vous préférez faire une balade en fourgon, c'est votre problème.

Bradford cracha sur la chaussée puis se tourna vers ses maigres troupes.

— Vous avez entendu la petite dame ? Allez, on y va.

Le flash du photographe illumina à plusieurs reprises les treize manifestants qui se mettaient en marche, encadrés par un cordon de policiers. Ces derniers, constatant l'échec patent du rassemblement du GAU, échangèrent des sourires amusés.

1. Le 10, Downing Street, à Londres, est la résidence du Premier Ministre britannique (NdT).

Les passants observaient la manifestation avec curiosité, comme s'il s'agissait d'un spectacle de rue. Lorsque le cortège approcha du marché couvert de Covent Garden, James remarqua sur les trottoirs plusieurs individus affichant des signes extérieurs de soutien à la cause du GAU, punks, gothiques et marginaux portant des vêtements provenant de surplus militaires. Plusieurs d'entre eux se mêlèrent au défilé. Les autres le suivirent à distance respectable.

Bradford se porta à la hauteur de la fonctionnaire de police lorsque les manifestants s'engagèrent dans la rue menant au Strand, une large avenue bordée de magasins, de théâtres et d'hôtels, à moins de cinquante mètres de la berge nord de la Tamise. James se trouvait en tête du cortège. Bradford lui adressa un clin d'œil. À cet instant précis, une douzaine d'adolescents portant des vêtements de sport déboulèrent d'une artère latérale.

— J'ai l'impression qu'on a fait le plein, finalement, dit Bradford à la femme policier. Celui qui a rédigé les cartons d'invitation a dû se tromper d'adresse.

Constatant que les militants s'étaient joués des forces de l'ordre, l'inspectrice porta son talkie-walkie à sa bouche et demanda l'envoi immédiat de renforts.

— GAU ! hurla Bradford en tendant le poing.

Les garçons en survêtements se mêlèrent aux activistes.

— GAU ! scanda la centaine de participants que comptait désormais le cortège.

James sentit le rythme de son cœur s'accélérer. Les militants marchaient en rangs serrés, coude à coude. En dépit des mesures rigoureuses adoptées par les forces de l'ordre, Bradford était parvenu à rassembler le cocktail explosif d'anarchistes radicaux et de jeunes déshéritées qui avait conduit à l'émeute de Birmingham, dix-sept mois plus tôt.

— GAU ! GAU ! GAU ! répéta la foule.

Cinquante autres manifestants rejoignirent la procession

avant qu'elle ne s'engage dans le Strand. Un homme au crâne rasé frappant sur un tambour émergea d'une ruelle perpendiculaire, une foule d'activistes sur ses talons.

Le policier le plus proche de James reçut un crachat dans le dos. Il dégaina sa matraque puis continua à marcher droit devant lui. Compte tenu de l'ampleur inattendue du rassemblement, les forces de l'ordre n'étaient plus en mesure de rompre leur formation.

— *J'T'AI PIQUÉ TON PORTE-VOIX, J'T'AI PIQUÉ TON PORTE-VOIX!* scanda une voix amplifiée à l'arrière du cortège.

Les militants éclatèrent de rire. L'homme au tambour se porta en tête de la manifestation.

— *FLICS, FACHOS, ASSASSINS! FLICS, FACHOS, ASSASSINS!* scanda l'activiste qui s'était saisi du porte-voix, aussitôt imité par l'ensemble des participants.

James constata que les policiers s'étaient regroupés à l'arrière de la procession. Une cinquantaine de sympathisants du GAU jaillirent d'un bus stationné le long du trottoir et se mêlèrent à la foule. Les sirènes des véhicules de patrouille qui convergèrent vers le Strand étaient assourdissantes.

La chaussée était noire de monde. Les conducteurs des véhicules immobilisés par ce déferlement humain actionnaient vainement leur avertisseur. Un chauffeur manifesta bruyamment son mécontentement. Un manifestant arracha l'un de ses rétroviseurs extérieurs, puis pulvérisa une vitre d'un violent coup de pied.

Alors que le cortège se dirigeait vers Trafalgar Square, James réalisa qu'il avait perdu de vue Bradford et les autres membres du GAU auxquels il s'était lié au cours des sept semaines d'infiltration. Entouré de casseurs à peine plus vieux que lui, il se sentait désorienté. Les garçons riaient, hurlaient des slogans et chahutaient bruyamment. Le cadreur de la *BBC*, juché en équilibre sur un plot de béton, immortalisait la scène.

— Je vous avais dit que ça vaudrait le déplacement, dit l'un des adolescents avant de siffler le contenu d'une canette de bière.

Une vitrine vola en éclats.

— C'est l'heure du shopping, ricana un inconnu.

— Ça déchire tout ! s'enthousiasma l'un de ses camarades.

— GAU ! GAU ! GAU ! reprit la foule.

Deux filles au look gothique lancèrent une poubelle dans la porte vitrée d'une sandwicherie. Un tonnerre d'applaudissements salua leur action.

D'autres devantures furent vandalisées. Un homme en costume de marque fut tiré sans ménagement d'un taxi, giflé, puis soulagé de sa Rolex et de son portefeuille.

Perdu dans la foule des militants, James ne pouvait pas se faire une idée générale de la situation, mais les exclamations triomphantes qui résonnaient autour de lui et le fracas incessant du verre brisé étaient éloquentes : rien ni personne ne pouvait désormais empêcher le déclenchement d'une émeute de grande ampleur.

2. CCTA

— Vous ne pouvez pas arrêter de jacasser une minute ? hurla Lauren Adams, treize ans, en plaquant ses mains sur ses oreilles.

Elle se trouvait dans sa chambre, au huitième étage du bâtiment principal du campus de CHERUB. Le lit avait été redressé contre le mur afin de ménager suffisamment d'espace sur la moquette pour disposer cartes, plans et schémas. Assise en tailleur, elle étudiait cette documentation en compagnie de six agents : Rat, son petit copain ; Bethany, sa meilleure amie ; Jake, onze ans, le petit frère de cette dernière ; Andy Lagan, meilleur ami de Rat ; Ronan Walsh et Kevin Sumner, deux garçons du même âge que Jake.

— Si on veut conserver une chance d'être sélectionnés pour l'opération de Las Vegas le mois prochain, on doit élaborer un plan sans faille et montrer de quoi on est capables lors de ce test de sécurité. Le CCTA est équipé des systèmes de surveillance les plus performants. On doit s'introduire au cœur du bâtiment et saccager la salle de contrôle.

Kevin examina les cartes d'un œil anxieux.

— Ça veut dire quoi, déjà, CCTA ?

— Centre de contrôle du trafic aérien, répondit Jake Parker. Suis un peu, sinon on ne s'en sortira jamais.

Bethany lui donna une claque inoffensive à l'arrière du crâne.

— Sois gentil avec Kevin. Il est encore petit.

— Eh, on a moins d'un an de différence, je te signale.

Rat soupira.

— Pitié, vous n'allez pas remettre ça, vous deux... Nom de Dieu, mais qu'est-ce que c'est que cette odeur ?

Tous les regards se tournèrent vers Ronan. C'était une vraie petite terreur qui faisait des étincelles sur le terrain de rugby et sur les tatamis du dojo, mais fréquentait rarement les cabines de douche. Il venait d'ôter l'une de ses rangiers.

— Remets ça immédiatement, s'étrangla Bethany en secouant une main devant son visage. Depuis combien de temps tu n'as pas changé de chaussettes ?

— J'ai les yeux qui piquent, gémit Andy.

— Il y a même pas une semaine, dit Ronan en se contorsionnant pour enfouir son nez entre ses orteils.

— Arrête ça ! s'indigna Bethany. Tu n'es qu'un animal !

— Ça n'a rien de toxique, sourit Ronan en tendant le pied vers son interlocutrice. Ce sont juste des sécrétions naturelles.

Lauren se dressa d'un bond.

— Si tu ne remets pas cette botte immédiatement, on te traîne sous la douche, on te fout à poil et on te récure avec le balai des toilettes.

— Mmmh, quel programme, ricana Andy. Être déshabillé et lavé par deux jolies filles...

— Jolies ? Je ne vois pas de qui tu veux parler, dit Jake.

Lauren adressa aux garçons un regard si menaçant qu'ils se turent aussitôt. Ronan remit sa botte à contrecœur. En dépit du froid qui régnait à l'extérieur, Bethany ouvrit grand la fenêtre.

Lauren s'accroupit devant les cartes puis s'adressa à Jake, Kevin et Ronan.

— Personnellement, je n'ai plus grand-chose à prouver, dit-elle en désignant son T-shirt noir. Si on rate cette opération, ça ne changera rien à ma vie, mais si vous voulez que la

direction vous confie des missions plus importantes, il va falloir vous bouger. Vous pouvez continuer à faire les cons, ou vous calmer et vous mettre sérieusement au boulot. À vous de choisir.

Les trois garçons baissèrent la tête en signe de soumission.

— Très bien, poursuivit Lauren. Comme je suis le seul T-shirt noir dans cette pièce, c'est moi qui dirigerai l'opération.

Ses coéquipiers observèrent un silence respectueux.

Rat leva la main.

— Oui ?

— De mon point de vue, il y a quelque chose qui cloche dans le plan que tu as proposé. Si Bethany et toi intervenez devant le centre de contrôle, ça veut dire que moi, Jake et les trois autres, on va se retrouver à l'arrière du bâtiment, face à six employés de la sécurité, sans aucune arme pour nous défendre.

— Ouais, il nous faut du matos, lança Jake. Des armes à fléchettes tranquillisantes ou des Taser, au moins.

— Vous n'avez pas lu l'ordre de mission ? soupira Lauren. Notre objectif, c'est d'évaluer le dispositif mis en place par la société privée chargée de la sécurité du CCTA. Si le gouvernement voulait prendre d'assaut le bâtiment, il enverrait un commando d'intervention tactique avec cagoules et fusil d'assaut. Nous serons habillés et nous comporterons comme des enfants ordinaires. Enfin, comme des petits voyous cherchant un truc à vandaliser pour tromper l'ennui... On aura le droit d'utiliser nos téléphones portables, point final. Ni talkies-walkies, ni micros espions, ni explosifs, ni pistolets à aiguilles. Bref, rien, sauf ce qu'on trouve habituellement dans les poches de gens de notre âge.

Bethany brandit son ordre de mission :

— Mais là-dedans, ils disent que les vigiles sont en

relation permanente avec une unité de la police militaire prête à intervenir vingt-quatre heures sur vingt-quatre.

— Et ils sont armés, eux, ajouta Jake.

— Lisez plus attentivement, insista Lauren. Cette unité d'intervention d'urgence est stationnée dans une base de la Royal Air Force, à huit kilomètres du CCTA. Tant que les agents de sécurité ne donneront pas l'alarme, nous n'aurons pas grand-chose à craindre, à l'exception de leurs matraques et de leurs bombes lacrymogènes.

— Nous n'avons aucune information sur ces vigiles, reprit Bethany. Va-t-on tomber sur des petits vieux à quelques mois de la retraite ou sur d'anciens membres des forces spéciales ?

Lauren haussa les épaules.

— Lorsque le CCTA entrera en fonction, il sera responsable des vols civils et militaires dans tout le Royaume-Uni. S'il était détruit par une bombe, par exemple, les avions tomberaient littéralement du ciel.

Ronan hocha la tête avec gravité.

— Alors, à moins que les mesures de sécurité n'aient été mises en place par des abrutis complets, il ne faut pas s'attendre à rencontrer une bande de boy-scouts.

— Pourquoi ne pas aller voir Dennis King pour lui demander davantage d'informations ? demanda Andy.

— Les tests de sécurité sont considérés comme des exercices sur le terrain, expliqua Lauren. King accepterait peut-être de nous refiler des tuyaux, mais nous sommes censés établir un plan basé sur les informations figurant dans l'ordre de mission. Ce n'est qu'à ce prix que vous pouvez espérer recevoir une appréciation favorable.

— Je sais ! s'exclama Rat en frappant dans ses mains. Il nous faudrait des lance-pierres !

— Pardon ? s'étonna Lauren.

— Ça fait partie des objets qu'on pourrait trouver dans nos

poches sans nous soupçonner de faire partie d'un réseau d'espionnage. J'en avais un quand je vivais à l'Arche, en Australie². Quand je m'ennuyais, je me planquais à la sortie des tunnels et je tirais sur les adeptes sans me faire repérer. J'ai corrigé un paquet de crétins avant de me faire attraper par Georgie. Je te raconte pas la correction qu'elle m'a mise...

— C'est une bonne idée, sourit Lauren.

— Moi aussi, je sais me servir d'un lance-pierres, intervint Jake. C'est avec ça que je chassais les écureuils dans les bois, à l'arrière du campus.

Lauren n'avait jamais aimé Jake. Et, en tant que végétarienne et sympathisante de la cause animale, elle était profondément choquée par cette révélation.

— Pardon ? s'exclama-t-elle. Peux-tu me dire ce qu'ils t'avaient fait, ces écureuils ?

— Ça date de l'époque où je vivais au bâtiment junior, quand on allait camper en forêt. Je ne ferais plus une chose pareille.

— Les garçons... soupira Bethany. Je crois qu'ils passent tous par une phase *meurtre et incendie volontaire*, à un moment ou à un autre.

— C'est complètement sexiste, comme propos ! s'indigna Rat. Si je me permettais de balancer de telles généralités sur les filles, qu'est-ce que je me prendrais !

— Moi, j'aimerais bien foutre le feu à des trucs, interrompit Ronan, l'air rêveur.

— Silence, vous tous, intervint Lauren en claquant dans ses mains. Peut-on rester concentrés sur le test de sécurité ? Il y a des lance-pierres à l'armurerie. Si vous pensez vraiment qu'ils pourraient être utiles, je suis partante.

— Ça fait longtemps que je n'ai pas tiré avec ce truc, dit

2. Voir CHERUB mission 5 : *Les Survivants*.

Rat en jetant un coup d'œil à sa montre. Il nous reste deux heures. Je crois qu'on devrait en profiter pour s'entraîner.

— On pourrait aller au lac et faire un carton sur les canards, ricana Jake.

— Ça ne me fait pas rire, gronda Lauren. Si je surprends l'un de vous en train de faire souffrir un animal, je lui appliquerai un traitement identique. C'est compris ?

— Les canettes de Coca vides font d'excellentes cibles, dit Kevin, qui s'efforçait de rester constructif.

Jake hocha la tête.

— Ça me convient, du moment qu'on m'autorise à y dessiner un écureuil.

— Bon, conclut Lauren, sourde à cette énième provocation. Revoyons le plan une dernière fois. Je veux que vous connaissiez votre rôle par cœur. Ensuite, vous irez faire mumuse avec vos lance-pierres.

3. Tous au *Savoy*

Échaudées par les graves incidents survenus lors de la manifestation de Birmingham, les autorités avaient adopté des mesures radicales pour contrer les agissements du Groupe d'action urbaine. Désormais, tout regroupement public de militants se voyait opposer une présence policière deux fois supérieure en nombre. La plupart des rassemblements étaient proscrits par les municipalités, les rues barrées et les stations de métro voisines du point de ralliement fermées au public.

C'est grâce à de telles dispositions que le gouvernement était parvenu à briser de nombreux mouvements de grève, dont celui mené par les mineurs, au milieu des années 1980. Pour contourner ces mesures, Chris Bradford s'était efforcé depuis plusieurs mois de persuader les médias que son groupe était à bout de souffle, en réduisant artificiellement le nombre des participants à ses manifestations. Comme prévu, les autorités avaient mordu à l'hameçon et réduit les forces de maintien de l'ordre en conséquence.

Convaincu que la police avait baissé la garde, Bradford avait mis sur pied la plus importante manifestation anti-gouvernementale jamais menée par les activistes du GAU. Il n'avait pas choisi les fêtes de Noël par hasard. En cette période de vacances scolaires et universitaires, il était assuré de rassembler tous ses jeunes sympathisants, les plus disposés à semer le chaos au centre de Londres. Une grande partie

des forces de l'ordre étaient réquisitionnées pour surveiller les grands magasins et les édifices publics en ces journées jugées propices aux attentats terroristes. En outre, l'actualité était on ne peut plus calme et ce coup d'éclat serait largement médiatisé, pourvu que les émeutiers accomplissent quelques actions particulièrement spectaculaires.

James Adams avait infiltré le GAU avec succès. Il connaissait le plan de Bradford. Il en avait informé John Jones, son contrôleur de mission, mais ce dernier avait choisi de ne pas alerter les autorités, de crainte qu'une intervention soudaine et massive de la police n'éveille les soupçons des militants. Il avait chargé son agent d'enquêter sur la possible transformation du parti radical en un authentique groupe terroriste.

Les services de renseignement sont fréquemment confrontés à ce dilemme : la plupart des informations rassemblées lors des missions d'infiltration ne peuvent être exploitées avant que les agents ne soient exfiltrés, sous peine de compromettre leur sécurité. Pourtant, au vu des centaines de casseurs qui déferlaient le long du Strand en direction de Trafalgar Square, James se demandait si John avait pris la bonne décision. En battant le rappel des militants du GAU et de ses sympathisants des quartiers les plus sensibles de Londres, Chris Bradford était parvenu à rassembler quatre cent cinquante émeutiers sans éveiller les soupçons. Ces effectifs dépassaient largement ses prévisions les plus optimistes.

Le vacarme était assourdissant. En dépit de la nervosité que lui inspirait la situation, il éprouvait une certaine excitation à l'idée de faire partie de cette foule menaçante que rien ne semblait pouvoir arrêter. Des projectiles fendaient les airs. Des vitres éclataient de part et d'autre de l'avenue. Un pavé traversa la vitrine d'un restaurant japonais, provoquant l'effroi des clients attablés près de la porte d'entrée. Quelques secondes plus tard, des manifestants pénétrèrent dans le hall d'un vieux théâtre, démolirent le guichet et

s'emparèrent de la caisse. De retour sur le trottoir, ils remirent son contenu à un SDF et lui souhaitèrent de joyeuses fêtes de Noël.

Les passants prenaient la fuite dans les rues adjacentes ou s'entassaient dans les portes cochères. Les commerçants dont les vitrines n'avaient pas été vandalisées baissaient à la hâte leur rideau de fer. Si la plupart des participants se contentaient de hurler des slogans et de dégrader des biens matériels, un groupe de jeunes s'attaquait systématiquement aux promeneurs pris au piège, les délestant de leurs bijoux et de leur argent.

— GAU! GAU! GAU! criait James, le poing brandi.

Le verre brisé crissait sous les semelles de ses Doc Martens. Soucieux de se conformer à son rôle de punk anarchiste, il arracha d'un coup de pied le rétroviseur d'une Mercedes avec chauffeur coincée entre deux bus à impériale.

Une seconde plus tard, le cortège s'immobilisa brutalement, si bien que James, emporté par son élan, bouscula le manifestant qui le précédait. Constatant que les premiers rangs avaient cessé de scander des slogans, il se hissa sur la pointe des pieds pour tâcher de voir de quoi il retournait.

La gare de Charing Cross se trouvait à une cinquantaine de mètres. Il apercevait la colonne Nelson, mais un barrage constitué de véhicules de police avait été dressé sur le parcours de la manifestation.

— Salauds de nazis, gronda l'individu qui se pressait derrière James. Comment ils ont fait pour se pointer ici aussi vite ?

James savait que la stratégie de Bradford comportait une faille : l'un des plus importants postes de police de Londres se trouvait aux abords du trajet de la manifestation. Lorsque le superintendant avait été informé que la marche de protestation tournait à l'émeute, il avait ordonné à ses hommes de bloquer le Strand.

Tous les policiers disponibles dans le commissariat, y

compris des fonctionnaires qui n'avaient pas quitté leur bureau depuis des années, avaient revêtu une tenue anti-émeutes. Plus de cinquante agents caparaçonnés avaient pris position derrière le barrage de véhicules.

— *DISPERSEZ-VOUS IMMÉDIATEMENT*, cracha le mégaphone équipant l'une des voitures de patrouille. *VOUS PARTICIPEZ À UNE MANIFESTATION INTERDITE. VOUS COUREZ LE RISQUE D'ÊTRE INTERPELLÉS.*

Les policiers commencèrent à frapper sur leur bouclier de plexiglas à l'aide de leur matraque dans l'espoir d'impressionner les manifestants.

La foule observa un silence absolu. L'haleine produite par les centaines d'émeutiers haletants formait un épais nuage de vapeur. En tournant la tête, James vit plusieurs personnes s'engouffrer dans les rues perpendiculaires.

À l'évidence, l'avertissement des forces de l'ordre avait porté ses fruits : le moral des militants était au plus bas, et le cortège semblait sur le point de se disperser. Soudain, un objet incandescent fendit les airs et explosa entre deux véhicules de patrouille, provoquant une gigantesque boule de feu. Profitant du face à face incertain entre la foule et les policiers, une poignée d'agitateurs avaient forcé une porte vitrée, gravi un escalier jusqu'à un bureau inoccupé et lancé un cocktail Molotov depuis une fenêtre du troisième étage.

Une pluie d'engins incendiaires s'abattit sur le barrage. Les forces antiémeutes, prises de panique, refluèrent dans le plus grand désordre.

Le tambour se remit à battre.

— GAU! GAU! GAU! scandèrent les insurgés en bondissant comme des possédés.

James, qui pensait tout connaître de la stratégie de Bradford, ignorait qu'il avait prévu d'utiliser des cocktails Molotov. L'attaque avait été menée avec une précision digne d'un commando des forces spéciales.

— GAU! GAU! GAU!

Les véhicules de police étaient désormais la proie des flammes, si bien qu'il était plus que jamais impossible de franchir le barrage.

— *TOUS AU SAVOY! TOUS AU SAVOY*³! hurla l'homme au porte-voix.

— Merde, ça c'est une putain de bonne idée! s'exclama un émeutier.

Les manifestants tournèrent les talons comme un seul homme et rebroussèrent chemin en direction du palace.

Malgré le chaos ambiant, James sentit son mobile vibrer dans sa poche. Il consulta l'écran de l'appareil et constata qu'il avait reçu un SMS de Dana.

TA PA VU MON HAUT DE SURVET VERT ?

Il était soulagé d'avoir des nouvelles de sa petite amie, mais vaguement déçu qu'elle n'ait pas réagi à son précédent message. Malgré la bousculade générale, il parvint à composer une réponse.

JE KROI KE JE LAI VU SOU MON LIT

James remplaça le portable dans sa poche, jeta un œil à une rue adjacente et découvrit une ligne de voitures de patrouille barrant la chaussée. Il comprit que le Strand avait été intégralement bouclé par les forces de l'ordre.



Rat, Andy, Jake, Kevin et Ronan, impatients de mettre la main sur les lance-pierres, dévalaient les escaliers quatre à quatre en direction de l'armurerie située au rez-de-chaussée.

— Elle se prend pour qui, cette nana? grommela Jake. C'est une espèce de sale petite...

— Eh! tu parles de ma copine, je te le rappelle, fit observer Rat.

3. Situé sur le Strand, le *Savoy* est l'un des plus luxueux hôtels de Londres (NdT).

Soucieux de favoriser la bonne entente entre ses coéquipiers, Andy prit soin d'émettre un avis modéré.

— Lauren a peut-être un peu la grosse tête, mais elle connaît son boulot, Jake. Elle n'a que treize ans et elle a les meilleurs états de service du campus.

— Si elle était roulée comme Bethany, ce serait la fille parfaite, gloussa Ronan.

Andy et Rat partirent d'un rire idiot.

— J'ai l'impression que les nichons de Bethany grossissent à vue d'œil, dit ce dernier.

— Eh ! tu parles de ma *sœur*, gronda Jake.

— Arrête ton char, vous ne pouvez pas vous blairer, fit observer Andy.

— Andy est amoureux de Bethany, ricana Rat. Mais il n'a pas le courage de lui demander de sortir avec lui.

— Tu dis n'importe quoi, répliqua Andy. J'ai dit que je la trouvais mignonne *une fois*, et depuis, tu n'arrêtes pas de me bassiner avec ça.

Lorsque le groupe atteignit le palier du sixième étage, Kevin s'engagea dans le couloir.

— Où est-ce que tu vas ? s'étonna Rat. Il faut qu'on aille s'entraîner au lance-pierres.

— Je fais juste un saut dans ma chambre. Je ne veux pas marcher dans la boue avec mes Nike toutes neuves. On se retrouve en bas dans une minute.

Ronan secoua la tête.

— Bon sang, tu es vraiment une gonzesse.

— Moi, au moins, je n'attire pas les mouches, répliqua Kevin.

Ronan s'immobilisa à mi-chemin du cinquième étage, fit volte-face puis se rua vers son interlocuteur.

— Encore une remarque dans ce genre, et je te casse les dents, pigé ?

— Bon, ça suffit vous deux ! s'exclama Rat, qui dominait de

la tête et des épaules les deux belligérants. Kevin, va dans ta chambre.

Il saisit Ronan par le col de son T-shirt.

— Le CCTA est à deux heures de route. Si tu ne prends pas une douche immédiatement, tu voyageras sur la galerie du minibus. On se retrouve à l'armurerie. Ne traîne pas.

En pénétrant dans sa chambre, Kevin trouva une boîte à outils posée devant la porte de la salle de bains. Vêtue d'un T-shirt CHERUB blanc et d'une salopette en jean, Karen, l'employée chargée de la maintenance de la plomberie, était agenouillée devant la cuvette, une lunette en PVC entre ses mains gantées de latex.

— Salut! lança-t-elle. Je suis en train d'installer tes nouvelles toilettes.

Lors de l'assemblée hebdomadaire du lundi matin, la direction avait annoncé le remplacement de toutes les toilettes du bâtiment principal par des installations favorisant les économies d'eau.

— Je n'en ai que pour dix minutes, mais si tu as une envie pressante, tu peux utiliser celles de la chambre d'en face. Je viens juste de les poser.

— Ça marche, répondit Kevin.

Il s'assit au bord du lit, enfila une paire de vieilles baskets, souhaita à Karen un joyeux Noël, puis quitta la pièce. Comme elle l'avait suggéré, il traversa le couloir et poussa la porte de la chambre de James Adams.

4. Razzia

Un mur de flammes se dressait désormais au-dessus des véhicules de patrouille qui barraient le Strand. Un pneu explosa sous l'effet de la chaleur. Persuadé qu'un réservoir venait de prendre feu, James se jeta au sol. Les tympans déchirés par le hurlement des sirènes de police, les manifestants jouaient des coudes pour se soustraire au chaos. Les plus fragiles furent proprement renversés et piétinés par la foule affolée.

— *NE COUREZ PAS!* ordonna un policier dans le mégaphone.
SI VOUS VOUS DISPERSERZ DANS LE CALME, PERSONNE NE SERA MALTRAITÉ.

Seuls quatre-vingts militants étaient parvenus à emprunter les rues latérales avant l'attaque aux cocktails Molotov. Trois cents émeutiers restaient prisonniers du dispositif mis en place par les forces de l'ordre.

Cinquante policiers avaient pris place à l'extrémité est du Strand. Des dizaines de leurs collègues bloquaient les voies adjacentes. Face à ces hommes équipés de boucliers, de casques et de matraques, les manifestants n'avaient aucune chance.

— Ces salauds vont nous garder ici pendant des heures, expliqua un vétéran du GAU qui se tenait près de James. Ils vont nous prendre en photo et relever nos identités avant de nous laisser partir.

— GAU! GAU! GAU! cria un jeune homme.

Son slogan ne fut repris que par une dizaine de sympathi-

sants. Le faisceau d'un projecteur d'hélicoptère balaya la foule. James supposait que les autorités tentaient de localiser Chris Bradford et les principaux cadres de son organisation, mais la plupart d'entre eux avaient été jetés en prison en raison de leur participation aux émeutes de Birmingham, et ceux qui avaient échappé aux poursuites judiciaires s'étaient discrètement éclipsés avant l'intervention de la police.

À l'arrière du cortège, le martèlement des matraques contre les boucliers se fit entendre. En se retournant, James constata que les policiers positionnés derrière le barrage principal avaient contourné les véhicules en feu et remontaient lentement le Strand, en ordre serré. Paniqués, les militants se pressèrent les uns contre les autres.

— Je ne peux plus respirer ! hurla une femme. Laissez-moi sortir !

La bousculade n'était pas la conséquence du manque d'espace mais de la crainte qu'éprouvaient les émeutiers à l'idée de se trouver en première ligne lorsque les forces de l'ordre se porteraient au contact du groupe.

Aux yeux de James, rien ne justifiait ce mouvement de foule. Jouant des coudes, il se fraya un chemin jusqu'à la jeune femme et passa les bras autour de sa taille.

— Calmez-vous, dit-il avant de l'escorter en tête du cortège, jusqu'au *no man's land* d'une trentaine de mètres qui séparait le premier rang des manifestants des forces anti-émeutes.

La circulation en direction de l'est avait été partiellement rétablie. Les véhicules étaient autorisés à se déplacer au pas, une à une, sur la voie de gauche.

L'inconnue, âgée d'une vingtaine d'années, explora le contenu de ses poches à la recherche d'un inhalateur de Ventoline. James sortit de son sac à dos une bouteille d'eau minérale et la lui tendit.

— Merci, dit-elle avec un fort accent français, avant

d'engloutir d'un trait la moitié du récipient. J'ai eu tellement peur.

— Il n'y a plus aucune raison de s'inquiéter.

Constatant que les policiers n'avaient pas l'intention de donner l'assaut, la foule retrouva progressivement son calme.

James et la jeune femme trouvèrent refuge dans un renforcement, entre la vitrine barricadée d'une bijouterie et le double rideau de fer d'une boutique de matériel électronique.

— Tu fumes ? demanda la jeune fille en sortant de sa poche un paquet de cigarettes et un briquet.

— Asthme et tabac, le cocktail idéal, sourit James.

En consultant sa montre, il réalisa qu'il était censé assurer la protection de Chris Bradford lors d'une importante réunion, moins de trois heures plus tard, à l'autre bout de la ville. C'était un point essentiel de la mission, mais il n'avait aucune chance d'être au rendez-vous si la police avait décidé de laisser partir les manifestants deux par deux après vérification de leur identité.

— Il faut que je me taille, dit-il.

La Française lâcha un rire cristallin.

— Si tu as un plan pour nous sortir de là, ça m'intéresse.

James considéra les bas noirs et l'élégant manteau de l'inconnue. Elle ne ressemblait ni à une activiste du GAU, ni à une agitatrice venue des quartiers défavorisés de Londres.

— Comment t'es-tu retrouvée dans cette manif ?

— Je suis étudiante en journalisme, en stage pour un quotidien parisien. Hier soir, à une fête, j'ai entendu des types parler de ce rassemblement. Ils pensaient qu'il y allait avoir du sport. Ils ne s'étaient pas trompés.

— Tu cherchais un scoop, quoi, dit James, qui éprouvait quelques difficultés à se concentrer sur les explications de la jeune femme.

Il était d'ordinaire extrêmement attentif aux paroles des jolies filles, mais son attention était entièrement captivée par le rideau de fer du magasin de matériel électronique. Il était équipé de boucles métalliques destinées à recevoir des cadenas, mais ces accessoires n'avaient pas été mis en place, probablement faute de temps. Il en déduisit que le volet roulant avait été tiré de l'intérieur.

James jeta un œil entre les lattes. Des rayonnages étaient placés de part et d'autre du local plongé dans la pénombre. La vitrine en forme de U formait une alcôve menant à la porte d'entrée.

— Il doit y avoir une sortie de secours, à l'arrière, dit James.

Il jeta un coup d'œil anxieux au barrage de police puis s'accroupit, souleva le rideau de fer et se glissa à l'intérieur.

— Où vas-tu ? demanda la Française.

— Ne regarde pas dans ma direction, ordonna James.

Il se redressa dans l'espace de deux mètres carrés qui séparait la porte, équipée d'un triple vitrage à l'épreuve des balles, du volet métallique. Par l'ouverture donnant sur l'arrière-boutique, il aperçut un homme de dos, assis sur un coin de canapé, qui tuait le temps en jouant à *Pro Evolution Soccer* sur Xbox.

James poussa la porte et constata qu'elle était fermée de l'intérieur à l'aide d'un verrou. Ne disposant pas de son pistolet à aiguilles, il n'était pas en mesure d'en forcer la serrure extérieure. En revanche, la molette permettant de l'actionner de l'intérieur était parfaitement visible, de l'autre côté de la vitre blindée.

James sortit de sa poche son couteau suisse, la seule pièce d'équipement qu'il s'était autorisé à emporter.

Sa complice s'accroupit puis lâcha un nuage de fumée de cigarette.

— Qu'est-ce que tu fabriques ? demanda-t-elle.

— Par pitié, fais comme si je n'étais pas là, répliqua James.
Par miracle, ni les policiers ni les manifestants n'avaient remarqué son manège.

Il posa un genou contre la partie inférieure de la porte, poussa de toutes ses forces, glissa la lame la plus robuste de son couteau dans l'interstice, puis écarta le panneau de verre du chambranle par effet de levier. Il glissa sa main libre à l'intérieur du magasin et, du bout des doigts, parvint à faire tourner le verrou.

Lorsque la porte céda, emporté par son propre poids, il tomba à genoux sur la moquette du magasin.

Aussitôt, la jeune Française s'accroupit pour le rejoindre à l'intérieur mais, embarrassée par ses chaussures à talons, elle trébucha contre le rideau de fer. Alertés par le vacarme produit par la manœuvre, plusieurs manifestants tournèrent la tête dans sa direction.

L'employé lâcha sa manette, se rua vers le comptoir et actionna le bouton d'alarme.

— Vous n'avez rien à faire ici ! cria-t-il.

Lorsqu'ils entendirent hurler la sirène, les émeutiers semblèrent retrouver leur enthousiasme.

— *À L'ATTAQUE!* brailla le militant au porte-voix.

Plusieurs dizaines d'individus se ruèrent vers le volet métallique puis jouèrent des coudes dans le sas d'entrée.

James saisit la jeune femme par le bras et l'entraîna vers la porte donnant sur l'arrière-boutique. L'employé se planta en travers de leur chemin. S'il avait soupçonné que l'inconnu qui avait fait irruption dans sa boutique avait, des années durant, étudié les arts martiaux, il se serait abstenu, sans l'ombre d'un doute.

James le saisit par la cravate et le projeta contre un rayonnage où étaient alignés des chargeurs pour téléphones portables et des transformateurs électriques, à l'autre bout de la pièce.

— Reste en dehors de mon chemin, ou tu le regretteras, gronda-t-il.

Une cinquantaine de manifestants étaient parvenus à s'introduire dans le local. Plusieurs d'entre eux entreprirent de piller systématiquement les vitrines où étaient exposés ordinateurs portables, iPods et appareils photos numériques. Les autres s'engouffrèrent aussitôt dans la remise.

À l'extérieur, six policiers prirent place devant le rideau de fer afin d'interdire l'accès au magasin. La majorité des émeutiers restait déterminée à forcer le barrage principal afin de se lancer à l'assaut du *Savoy*, mais un détachement défiait une poignée de fonctionnaires postés dans une rue perpendiculaire menant aux quais de la Tamise.

James, qui n'avait pas le droit de conserver les biens dérobés au cours d'une mission, traversa la remise sans jeter un œil au stock puis poussa une porte anti-incendie donnant sur une étroite rue à sens unique.

— Attends une seconde ! lança la jeune Française en s'emparant de l'un des cartons alignés sur une étagère en aluminium. Un ordinateur portable Toshiba ! Ce modèle coûte une fortune. Il est super léger, c'est idéal pour mon boulot.

Dans la ruelle, des pillards détaient à gauche et à droite. Conscient que deux véhicules de patrouille suffiraient à leur interdire toute possibilité de fuite, James saisit le poignet de sa complice.

— Cours ! ordonna-t-il.

Deux cents mètres plus loin, ils débouchèrent sur une artère plus large, à deux pas de la façade du poste de police de Charing Cross.

— Viens par là, s'étrangla James en tournant les talons.

— Je n'arrive plus à respirer, haleta la jeune femme avant de lui remettre le carton contenant l'ordinateur Toshiba.

Par chance, un taxi s'immobilisa à une vingtaine de mètres

et déposa un photographe de presse. James se précipita vers le véhicule et s'adressa au chauffeur.

— Déposez-nous à Islington, sur Caledonian Road, dit-il.

— Une minute, mon garçon, dit l'homme en griffonnant sur un calepin. Ce monsieur m'a demandé un reçu.

Du coin de l'œil, James un aperçut un policier en tenue antiémeutes qui claudiquait vers le poste de police. Il n'était plus en état de procéder à la moindre arrestation : il boitait bas, et son casque était déformé par l'impact d'un pavé.

Au moment où le photographe se mit enfin en route en direction du Strand, trois pillards portant des survêtements et des bijoux clinquants jaillirent de la ruelle.

— C'est notre taxi ! hurla le plus grand.

Il traînait péniblement des sacs en plastique bourrés à craquer d'appareils photos numériques. Ses complices poussaient des caddies où étaient empilés des ordinateurs portables.

— Je te dis que c'est notre taxi, répéta l'inconnu en bousculant James d'un coup d'épaule.

Ce dernier saisit la main de son agresseur, lui fit lâcher l'un des sacs et lui brisa le pouce. La Française se glissa sur la banquette arrière puis claqua la portière.

— Démarrez ! implora-t-elle en frappant du poing contre la vitre de séparation de la cabine.

Le véhicule se mit en mouvement à l'instant où James posa la main sur la poignée. Il n'en croyait pas ses yeux.

— Toi, si jamais je te retrouve... gronda-t-il sans desserrer les dents.

L'un des pillards tenta de lui porter un coup de poing au visage. James saisit son bras, exploita son élan pour le faire basculer sur ses épaules puis le projeta au sol.

Ulcéré par le tour que lui avait joué la Française, il aurait volontiers corrigé le dernier membre de la bande, mais il devait rester professionnel, ravalé sa fierté et se concentrer

sur la mission. Il donna un coup de pied dans les sacs abandonnés sur le trottoir par le jeune homme au pouce cassé, renversant la moitié de leur contenu sur la chaussée, puis il se mit à courir, le carton du Toshiba sous le bras.

Il ne savait pas avec précision où il se trouvait, mais il n'était pas désorienté. En se dirigeant vers le nord-ouest, il atteindrait Oxford Street en moins de dix minutes, se fondrait dans la foule des promeneurs sur un kilomètre, emprunterait le métro jusqu'à la gare, puis regagnerait l'appartement où l'attendait son contrôleur de mission.

5. Le scoop du siècle

Kevin tira la chasse d'eau puis se rinça les mains sous le robinet du lavabo. Il avait rendu visite à James à plusieurs reprises mais ne s'était jamais aventuré dans sa salle de bains. Il avait l'impression dérangeante et excitante d'avoir violé son intimité.

Après avoir jeté un regard circulaire à la petite pièce, il fut convaincu que la différence entre un adolescent de seize ans et un garçon de onze se mesurait au nombre de produits et d'accessoires de toilette.

Kevin se contentait d'une bouteille de shampoing, d'une savonnette, d'un tube de dentifrice et d'un pot de gel. James disposait d'une cinquantaine de flacons et d'atomiseurs, de la mousse à raser aux lotions anti-acné en passant par l'après-rasage hors de prix et le décolorant pour cheveux. En outre, Dana avait laissé traîner divers articles de maquillage sur la tablette.

Gagné par la curiosité, Kevin inspecta attentivement les étagères et découvrit une boîte de quarante-huit préservatifs. Intrigué, il jeta un coup d'œil anxieux en direction de la porte, souleva le rabat puis saisit un petit emballage métallisé entre le pouce et l'index. Il l'examina sous toutes les coutures et ressentit une envie irrésistible de le déchirer pour découvrir ce qui se trouvait à l'intérieur.

Il envisagea un instant de le glisser dans sa poche avant de rejoindre ses camarades à l'armurerie, mais il se sentait incapable de commettre un vol, aussi insignifiant soit-il.

Au moment où il s'apprêtait à replacer les préservatifs sur l'étagère, la porte donnant sur le couloir claqua. Il sursauta si violemment que la boîte lui échappa des mains. Une douzaine d'emballages achevèrent leur course dans le lavabo. Les autres s'éparpillèrent sur le carrelage.

Deux personnes venaient de pénétrer dans la chambre et se tenaient de l'autre côté de la cloison, à moins de deux mètres de lui.

— Il a dit que ma veste de survêtement se trouvait sous le lit.

Kevin reconnut aussitôt la voix de Dana, la petite amie de James.

— Ah oui, je la vois, répondit Michael Hendry, un agent âgé de seize ans.

Kevin s'agenouilla en silence et entassa les préservatifs dans la boîte. À la perspective d'être surpris dans cette situation, il sentit le rouge lui monter aux joues. S'il était découvert, il prétendrait avoir heurté l'étagère du coude en se lavant les mains, mais un tel incident était susceptible de générer des rumeurs incontrôlables.

Il se redressa et observa son reflet dans le miroir. Son visage était écarlate. Il était l'image même de la culpabilité.

— Où vas-tu ? demanda Dana.

— Je me suis fait une contracture à l'épaule pendant l'entraînement de karaté, répondit Michael. Je vais faire quelques longueurs de piscine pour l'assouplir.

— Si tu enlèves ton T-shirt, je te ferai des bisous magiques.

Kevin était en état de choc. Il ne pouvait plus désormais quitter la salle de bains et jouer la comédie de l'innocence. Il en avait trop entendu.

— T'es dingue, gloussa Michael. Tu veux qu'on fasse ça ici, dans la chambre de ton mec ?

— Ah, parce que tu crois que James se gêne pour me tromper ? Il doit être en train de faire des galipettes avec je ne sais quelle anarchiste crasseuse, en ce moment même.

— C'est surtout pour Gabrielle que ça me fait de la peine. Je n'ai absolument rien à lui reprocher.

— OK, dit Dana, mais on a seize ans. Si on ne peut pas s'amuser un peu à notre âge...

Au supplice, Kevin entendit un concert de grognements puis le grincement caractéristique d'un sommier. Il ouvrit lentement la porte de la salle de bains et jeta un bref coup d'œil dans la chambre. Michael, torse nu, ôtait l'une de ses baskets. Dana, assise en tailleur sur le lit, se débarrassait de son T-shirt noir.

— Qu'est-ce que tu peux être sexy ! lâcha Michael en prenant la jeune fille dans ses bras, exposant son dos constellé de boutons d'acné.

Passé le choc initial, Kevin commençait à percevoir le caractère excitant de la situation. Il tenait une histoire formidable à raconter à ses amis. Seulement, ce scoop était si invraisemblable qu'il craignait que ces derniers ne le traitent de mythomane. Il glissa une main dans la poche arrière de son pantalon de treillis et en sortit son téléphone portable.

Il s'assura que le flash et le son du déclencheur de l'appareil photo intégré étaient neutralisés, s'accroupit puis braqua l'objectif vers le couple.

Michael et Dana, torses nus, étaient enlacés sur le lit de James, visiblement disposés à aller plus loin qu'une simple séance de câlins. Kevin enfonça le bouton à deux reprises puis observa le résultat. Les clichés étaient un peu pixelisés, mais l'identité des modèles et la nature de leurs activités ne faisaient aucun doute.

À cet instant précis, le téléphone se mit à sonner.

— C'est ton portable ? demanda Dana.

— Je crois que ça vient de la salle de bains. Ça ne peut pas être celui de James. S'il l'avait oublié, la batterie serait à plat, depuis le temps qu'il est parti en mission.

Sur ces mots, le garçon se leva. Terrorisé, Kevin recula

jusqu'aux toilettes, tira la chasse et porta le téléphone à son oreille.

— Salut, Rat, bredouilla-t-il.

Michael poussa la porte de la salle de bains.

— Qu'est-ce que tu fous là ? gronda-t-il.

— Je suis à toi dans une seconde, chuchota Kevin en plaçant une main sur le microphone. Oui, Rat, j'arrive. C'est bon, j'ai changé de baskets, mais il fallait que j'aille aux W-C. Je vous retrouve en bas dans deux minutes.

Il coupa la communication puis glissa calmement le portable dans sa poche.

— Karen est en train de bricoler mes toilettes, expliqua-t-il.

— Ah bon, dit Michael, visiblement mal à l'aise.

À l'évidence, il soupçonnait Kevin d'en avoir trop entendu.

— Et toi, qu'est-ce que tu fabriques dans la chambre de James ? demanda ce dernier.

— Oh... eh bien... je changeais de T-shirt. James m'a autorisé à emprunter ses fringues en son absence.

— Ah.

— La prochaine fois, pousse le verrou.

Kevin haussa les épaules.

— Vu que James est en mission, je ne pensais pas avoir de la visite.

Il se planta devant le lavabo et se lava les mains pour la seconde fois.

— Bon, il faut que j'y aille. On doit s'entraîner à tirer au lance-pierres.

Il se glissa hors de la salle de bains et salua Dana, l'air parfaitement détaché. Elle avait enfilé son T-shirt noir, mais l'une des bretelles de son soutien-gorge, dissimulé à la hâte sous un oreiller, était parfaitement visible.